





TAMPA CONFIDENTIAL

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Blues Bar
Dirty South Rap

www.lemasque.com

Ace Atkins

TAMPA CONFIDENTIAL

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Mège



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre original

White Shadow

publié par Penguin Group

Ouvrage publié sous la direction de
Marie-Caroline Aubert

ISBN : 978-27024-3323-2

© 2006, Ace Atkins

© 2008, Éditions du Masque, département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française

Tous droits réservés



À Bob, Leland, Ellis et Al.





*Toutes les époques n'en font qu'une, tous les
morts de jadis n'ont jamais existé avant que
notre définition ne les fasse naître. Et depuis
les ténèbres leur regard nous implore.*

Robert Penn Warren,
Les Fous du roi

*Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas
passé.*

William Faulkner,
Requiem pour une nonne



Une bonne part de ce récit est fondée sur des événements réels. L'intrigue a pris corps à travers les archives policières et judiciaires, les comptes rendus de journaux, les photos et rapports de scène de crime - mais surtout grâce aux souvenirs de ceux qui n'ont jamais oublié l'assassinat de Charlie Wall, les rues épiques de Cuba, ni le climat de l'époque.

Note de la traductrice : les termes « exotiques » dont le sens n'est pas explicite dans le texte font l'objet d'un bref lexique en fin de volume.



Titraïlle : Tampa, Floride

Quand je songe à Tampa, je me rappelle ces tunnels qui sinuent sous le vieux quartier latino qu'est Ybor : des galeries sans air ni lumière, à demi affaissées, où la rumeur continue des Buick et des Hudson défilant au-dessus sur la Septième Avenue a cédé la place aux pulsations de basses des berlines clinquantes et des utilitaires redécors. Beaucoup de gens vous diront que ces grottes souterraines sont pure légende, d'autres qu'elles ont servi de passage pendant la Prohibition au bootlegger qu'était alors Charlie Wall, forcé de convoier son alcool vers ses bars. Dans les arrière-salles des cafés cubains de l'ouest de la ville, il arrive que la discussion tourne encore autour de lui : son costume en lin blanc, les pièces d'un dollar en argent qu'il jetait aux orphelins démunis, le business de la bolita, les blagues qu'il a racontées aux sénateurs de Washington pendant les audiences de la commission Kefauver en 1950 - où tous les élus locaux se sont retrouvés sur le gril, juste avant que je quitte l'armée pour m'orienter vers un poste au Times auprès de Hampton Dunn, avec mon unique costume gris, mon studio de célibataire et à peine assez de monnaie dans les poches pour me payer le taxi.

À l'époque où j'ai connu Wall, c'était un vieux de la vieille trônant au bout du comptoir - au Dream, au Turf, au Hub -, qui nous racontait le bon temps où il dictait sa loi aux bureaux du shérif et du maire, aux rédactions. Il ponctuait systématiquement chaque anecdote d'une gorgée de son méchant whiskey canadien dilué à l'eau.

Les innombrables papiers que nous avons écrits sur lui ne sont plus aujourd'hui que coupures jaunies, déchiquetées, quand ils n'ont pas fini en emballage de boules de Noël ou dans quelque garde-meuble oublié, quelque grange ver-

moulue sous des tas de bouse moisie - voire à la décharge, tout bonnement, décomposés. Mais je me rappelle encore avoir rédigé ces sujets, et l'énergie et l'allant totalement inédits à mes yeux dont bourdonnait alors la salle de rédaction du Times.

Le Vieux Roi, l'Ombre blanche, comme on l'appelait chez les Latinos superstitieux, était mort. Égorgé dans son grand pavillon de la Septième Avenue. Du mouron à oiseaux éparpillé autour du fauteuil à bascule où il aimait lire.

Étant moi-même enclin à fréquenter les cafés, je sais que la conversation revient toujours sur Charlie Wall, sur le patron de la pègre qu'était Santo Trafficante et sur les meurtres qui ont ponctué l'Ère du Sang, comme nous en étions venus à désigner cette période. Les descentes au fusil de chasse dans les ruelles, les restaurants et les rues bordées de palmiers. Tu y étais ? Sans rire ?

Ces morts ont pour nom Joe Antinori, Jojo Cacciatore, Joe Diaz - dit « Pelusa » -, Johnny Rivera - dit « Scarface ». Les lieux, Centro Asturiano, Big Orange Drive-In, Sapphire Room, Silver Coach Diner.

Je réponds que tout ça est fini désormais. Qu'ils se sont effacés, les uns et les autres. Que ça remonte à une vie entière.

Mais au fond de moi, je sais qu'à certaines heures de la nuit, et dans certains quartiers, on peut croire que l'ancienne ville continue d'exister. Avec un peu d'imagination, la mosaïque des lieux et des perspectives trace un Tampa où demeurent ces fantômes.

Au sein du vieux cimetière d'Ybor, le buste en marbre d'un serveur mort depuis des lustres se tient toujours prêt à servir l'élite de la ville, l'avant-bras couvert d'une serviette repliée. Aux cris des commandes et aux tintements de vaisselle ont succédé la rumeur de l'interstate surélevée, les coups de feu occasionnels et les pleurs des bébés derrière les fenêtres barrées des casitas aux couleurs vives, dans lesquelles vivaient jadis les ouvriers du cigare.

Mais à proximité, on entend encore siffler les trains, gronder les wagons de phosphate qui suivent la voie des anciennes gares de fret. Au bout de cette rue et des tunnels, on devine Santo Trafficante fils buvant son café con leche à petites gorgées dans son coin du Columbia - où les garçons

tremblent à l'idée de le resservir, de crainte de répandre du liquide brûlant sur ses mains de prince de la pègre.

En face de la péninsule qu'est Tampa, séparés d'elle par cette bonne baie de Hillsborough, ce sont d'autres spectres qui habitent les quartiers bâtis après guerre tels que Sunset Park, ou l'univers Anglo de Palma Ceia. Tu te rappelles leurs innombrables rencontres en terrain neutre dans les grands hôtels du centre-ville où les airs de piano jazzy semblaient noyer les rues.

Tu repenses à l'époque où tu prenais ta voiture pour partir au Fun-Lan Drive-In sur Hillsborough, le temps que Grace Kelly, Gregory Peck ou Richard Widmark illuminent l'écran et que les nuages d'orage glauques qui menaçaient dans le ciel éclatent plus loin sur la baie.

Une période où les rues sentaient l'ozone et l'iode.

Un monde aujourd'hui disparu.

Les catacombes chères à Charlie ont été condamnées aux deux extrémités, déclarées trop dangereuses pour qu'on y fouine. Mais tu t'es souvent demandé où elles mènent à présent, et combien elles sont à relier les oubliettes de la ville.

Tu rouvres parfois les anciens dossiers afin de parcourir leur version des faits. Tu t'entretiens avec des amis qui se rappellent cette poésie si merveilleuse, entre classe, savoir-vivre et violence. Mais pour la percevoir, pour discerner cette qualité de lumière si particulière sur la vieille brique d'Ybor - où la succession de Santo Trafficante père s'est réglée à la pétoire -, pour éprouver la fièvre qu'il y a à filer vers la prochaine scène de crime, de casse ou de fusillade, tu dois oublier tout ce qu'on voit aujourd'hui.

Marcher jusqu'au croisement de Franklin et de Polk sans regarder en arrière, de peur de ne distinguer que la cité sans âme, de verre et d'acier, qu'est devenue Tampa. Te concentrer au contraire sur ce carrefour mort de bazars : le Woolworth et le Kress, avec au-dessus le vieux Floridan Hotel, au bar duquel nous buvions tous des verres - ce Sapphire Room où Eleanor t'a brisé le cœur au moins deux fois.

Ignorer le vent frappeur de carreaux cassés, les paumés dormant par terre dans la splendeur enfuie du grand hall, les vautours noirs nichant sur les immenses panneaux qui épellent le nom de l'hôtel en lettres de métal. Descendre en voiture jusqu'à la Septième Avenue, qui t'évoquera celle

d'avant, où les Siciliens et les Cubains venaient faire des virées au Ritz Theatre ou s'acheter des costumes et des guayaberas à vingt dollars chez Max Argintar. Repenser aux grosses tables en bois de Las Novedades, aux odeurs de riz au safran et de haricots noirs sortis de la cuisine dans laquelle Teddy Roosevelt est entré un jour sur son cheval.

Ah, les ombres de l'ancien Italian Club où ça papotait carnages et où certain avocat dépenaillé est venu, porteur de paroles de révolution enflammées...

Tout n'est que fumée de cigare, lumières et ombres, tic-tac de montres Hamilton, odeurs de sel venues de la baie qui soufflent sur les scènes de crime oubliées.

Les histoires des souterrains, de l'avocat et de la fille protégée par un géant commencent toutes avec Charlie Wall par cette fameuse nuit d'avril 1955.

C'est aussi là que tu dois démarrer : les tunnels sont ouverts, les manufactures de cigares n'ont rien des carcasses incendiées d'aujourd'hui, bardées de contreplaqué en guise de fenêtres, ce sont des hangars de brique où l'on s'active. Ybor fourmille d'hommes faisant du lèche-vitrines en canotier et chaussures deux tons. Les flics effectuent leur ronde sur Franklin Street, entre le grand magasin Maas Brothers et la Zone - ses ivrognes, ses revues déshabillées, ses paumés.

La salle de rédaction du Times est grande ouverte. Une dizaine de machines à écrire Royal et L.C. Smith y crépitent. Il te reste à peine quelques minutes avant le bouclage. Tu as rendez-vous avec Eleanor au bar du Thomas Jefferson - le Stable Room où vous discuterez de Nietzsche, de ce pauvre Charlie Parker, du nouveau lanceur des Tampa Smokers. Et à songer ainsi à elle, même cinquante ans plus tard, tu as le cœur gros.

Retour vers le passé. 1955. Tu es ambitieux, du haut de tes vingt-six ans. La lumière brille dans les tunnels. Qui guettent au tournant.

I

L'ASSOCIÉ DU DIABLE



Charlie Wall



La scène de crime



1

Lundi 18 avril 1955

Charlie Wall étendit le costume blanc impeccable sur son lit. Il briqua les chaussures avec la serviette de toilette qui lui avait servi à se débarbouiller après s'être passé au coupe-chou. Aucune lampe n'était allumée dans la maison mais le soleil couchant filtré par les rideaux et les stores baignait tout d'une lumière épatante. Charlie se coiffa avec une brosse en argent devant le miroir circulaire qui surmontait sa commode, sans détacher ses yeux de son reflet. Il ôta son peignoir et ses savates, enfila la chemise et le pantalon fraîchement sortis de chez le teinturier, puis fit de même avec la veste et les chaussures, en vérifiant au passage que pas un poil rebelle ne restait. Sa mâchoire tombante aspergée d'Old Spice, il se trouva plutôt beau gosse malgré ses soixante-quinze printemps.

La dernière touche, avant de refermer la porte d'entrée de son vaste pavillon d'Ybor, fut l'ajout d'un canotier en paille dont il vérifia l'inclinaison dans son reflet sur la vitre.

La porte métallique se referma derrière lui avec un petit *clic*. Il ouvrit la portière du taxi en attente.

Charlie Wall, gangster retiré des voitures, grimpa dans celle-là, prêt à se présenter devant sa cour.

Au centre-ville, les affaires tournaient au ralenti le lundi soir. Charlie retrouvait systématiquement les mêmes têtes au Turf.

C'était un bar cossu au pied du grand magasin de tissus et d'articles de mercerie Knight and Wall. Charlie causa politique locale avec le publicitaire Jack Lacey, et femmes avec Frank Cooper qui venait de fermer boutique au-dessus. Et il ouvrit sa pince à billets pour tendre au barman, Babe Antuono, les vingt dollars destinés à régler leur tournée. Sauf que Jack lui dit de

ranger ça, parce que c'était un chic type et qu'il se souvenait que Charlie avait payé la fois d'avant, le vendredi.

La devanture vitrée donnait sur Jackson Avenue. Au fil de la conversation et des blagues salaces, la nuit tomba. Frank dut partir rejoindre sa femme - ils allaient au spectacle -, et Jack rentra dîner chez lui.

Les pales du ventilateur brassaient la fumée stagnante de leurs cigarettes. Charlie Wall s'était retrouvé seul trop vite à son goût. Il commanda un autre Canadian Club à l'eau, son quatrième en une heure, puis il discuta boxe avec Babe, qui avait tenu un bureau de tabac de l'autre côté de la rue. Ils évoquèrent Ybor, plusieurs de ses figures locales.

« Comment va Johnny Scarface ? demanda Babe.

- Change de sujet », dit Charlie. Il prit une nouvelle gorgée de whiskey.

« Baby Joe ?

- Bien. »

Quatre jeunes femmes entrèrent bientôt dans le bar en pouffant de rire, les yeux rudement maquillés, mascara et faux cils. Elles s'assirent au comptoir en face de Charlie. L'une d'elles glissa une pièce dans le juke-box pour passer du Hank Williams. *Kaw-Liga*. Ça pépiait, ça glapissait, ça gloussait. Babe marquait le rythme de la chanson sur le bois du comptoir.

Charlie paya une tournée aux gamines, levant à leur santé son verre vide, qui ne tarda pas à se remplir. Les petites le rejoignirent pour causer. Elles l'avaient à la bonne. Il leur plaisait bien, cet ancêtre marrant en costume blanc et canotier assorti, avec ses intonations sudistes, sa façon de flirter et de leur regarder les seins sans que ça prête à conséquence. Alors elles restèrent un moment, écoutant ses conseils sur les meilleures adresses où manger de bons steaks juteux.

L'une d'elles essaya son canotier.

Charlie avait beau les faire rire, elles ne tardèrent pas à filer.

Comment auraient-elles su ?

« Des filles comme ça, vous en avez eu des tas », commenta Babe, occupé à essuyer un verre au torchon, le présentant à la lumière pour l'inspecter.

Presque comme s'il avait lu dans les pensées de Charlie.

« Je parie que vous arriviez pas à les garder.

- Si, quelques-unes.

- Quand est-ce que vous avez démarré ? Dans le business, je veux dire.

- Avant guerre.

- La Première Guerre mondiale ? dit Babe. Eh ben !

- Non, dit Charlie. Celle de 1898, contre l'Espagne. Je prenais les paris pour les soldats qui étaient descendus avec Teddy Roosevelt. J'organisais des tables de craps. Je touchais vingt-cinq pour cent sur les putes que j'arrivais à faire entrer à la base militaire.

- Sans rire ? »

Charlie hochait la tête puis demanda d'un geste un autre verre.

« Ça vous manque ?

- Quoi ?

- De faire passer votre gnôle et votre rhum de contrebande, tous ces trucs-là. Tout ce trafic.

- La Prohibition est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. On s'en est mis plein les poches à cette époque.

- Sa Seigneurie Charlie Wall, roi de Tampa. »

Charlie rigola à cette idée. Grignota quelques cacahuètes au bar. Le juke-box ne chantait plus. La pluie s'était mise à tomber. Sur la vitre, l'eau venait frapper les reflets des enseignes au néon vantant les marques de bière.

« En fait, non.

- S'cusez ?

- Ça ne me manque pas. C'était coton de faire sortir cette gnôle de Honeymoon Island, de convoier des centaines de Cubains les jours d'élection et de me faire canarder chaque fois que je mettais le nez hors de chez moi.

- C'est arrivé souvent ?

- Au point que j'ai arrêté de compter », assura Charlie avec un clin d'œil.

Quelques types aux allures de représentants entrèrent pour échapper à l'averse. Ils s'assirent dans un box du fond en commandant des bières et des hamburgers. Babe appela la petite barmaid qui regardait une émission de gags et de tartes à la crème, assise en cuisine, en se limant les ongles.

Quand Babe se mit à astiquer le comptoir, Charlie le saisit par la main. « Ces satanés Ritals. Ils se croient en Sicile et ils fichent une trouille bleue aux Cubains. Mais je vais te dire un truc, ça me va tout à fait que Santo Trafficante ait avalé son bul-

letin de naissance. C'était un irresponsable, un abruti de Macaroni, et son fils ne vaut pas mieux... Qu'il l'ait donc pour lui tout seul, cette putain de ville ! »

Les hommes du box du fond tournèrent la tête dans leur direction. Babe vira au cramoisi. Il retira sa main posée sur celle de Charlie et partit vers le juke-box.

Dans lequel il laissa tomber des pièces, avant d'éteindre l'émission de la barmaid.

Charlie régla son addition, récupéra sa monnaie - un billet de dix et deux de cinq. Il en posa un sur le comptoir pour Babe, sacrifiant à la coutume.

« Vous voulez un parapluie, monsieur Wall ? »

Charlie secoua la tête, puis sortit d'un pas mal assuré dans Jackson Street, où il manqua se faire renverser par une Chevrolet Bel Air à pneus à flanc blanc flambant neuve. Elle klaxonna, ralentit en le longeant. Le type le traita de vieux poivrot. Mais Charlie chassa ce salopaud d'un grand geste du bras avant de s'aventurer dans Franklin Street, où l'on pouvait faire du lèche-vitrines la nuit. Regarder tous ces beaux écrans de télé qui illuminaient les flaques sur le trottoir, et les jouets mécaniques qui sautaient, qui aboyaient ou qui faisaient de la musique. Chez Maas Brothers, une femme en plastique servait un dîner sorti d'un four General Electric dernier cri à un homme souriant, en plastique lui aussi, assis dans un coin repas.

Charlie songea à l'ancien temps, où les rues pavées de brique résonnaient juste sous les sabots des chevaux ou les cloches des trolleys. Il y avait des bistroquets, des bagarres, des poules qui grattaient le sable détrempé, dans lequel les riches avaient du mal à avancer au volant de leurs autos.

Une autre le klaxonna, une décapotable. Les adolescents qui se trouvaient à bord raillèrent Charlie, qui vacillait jusqu'au bord du trottoir pour se rattraper à un vieux réverbère.

Il tomba à genoux, vomit.

La pluie s'arrêta bien vite. La vapeur dégagée par l'asphalte se dissolvait, s'éparpillant comme de la fumée sur Franklin Street. Nick Scaglione trouva Charlie errant, traînant les pieds, près de la mairie. La vieille horloge municipale sonnait l'heure.

« Monsieur Wall, ça va ? »

Nick était un gosse à la mâchoire pendante, aux cheveux en bataille et aux traits poupins qui tenait un bar pour le compte

de son paternel – un des vieux Siciliens qui avaient contribué à évincer Charlie du business au moment de la chute de Johnny Velasco.

Nick l'accompagna jusqu'à son établissement – le Dream –, où il lui offrit quelques whiskeys de plus, ce qui eut le don de dérider Charlie. Il essaya deux ou trois fois de joindre Baby Joe mais ça ne répondait pas. Joe n'avait pas donné signe de vie depuis la veille, depuis leur virée au combat de coqs à Seffner avec Bill Robles où ils avaient fini en beauté à se goberger de *ropa vieja* dans Spanish Park.

Arrivé à la moitié d'un de ses highballs, Charlie craqua. Il appela chez Johnny Rivera. Tomba sur la petite amie, ce qui ne l'empêcha pas de tempêter contre ce salopard de bon à rien de Johnny, un vrai fils de pute qui n'avait ni honneur ni respect après tout ce qu'il lui devait.

Charlie raccrocha violemment l'écouteur du téléphone noir, resta assis au comptoir un moment sans rien dire en soufflant par le nez. Il descendit encore un verre.

« Qu'ils aillent tous au diable !

- Qui ça ?

- Tu sais foutrement bien. »

Nick lui proposa de le ramener chez lui. Il accepta.

Au moment d'ouvrir la portière, le jeunot fit tout un plat de ce qu'il avait emprunté le break de son frère pour ne pas le faire monter dans son vieux tacot, parce que M. Wall était encore une personnalité importante et tout. Charlie en oublia qu'il s'était retrouvé seul au Turf derrière le rideau de pluie avec ces filles qui lui souriaient par pitié.

Il ne décrocha pas un mot. Il se contenta de tambouriner sur l'accoudoir en regardant les fenêtres des bâtiments virer au noir et les réverbères rapetisser près du chenal tandis que la pluie battait de biais le grand pare-brise du break. Sur Nebraska, ils dépassèrent les motels à touristes avec leurs promesses en lettres de feu : AIR CONDITIONNÉ TÉLÉVISION PISCINE. Nick bifurqua vers Ybor. Ils longèrent les manufactures de cigares et les *casitas* jusqu'au carrefour entre la Dix-Septième et la Treizième : le grand pavillon de Charlie, à la véranda immense, qu'il avait conçu lui-même.

À l'époque, on lui avait conseillé de partir à Palma Ceia avec tous les autres Anglo, près des parcours de golf et des maisons coquettes où ses vieux ennemis et les gens qui gardaient une

dent contre lui n'iraient jamais lui chercher des noises. Mais Charlie avait deux grands dobermans, des flopées de voisins curieux, et il habitait depuis si longtemps sur la Dix-Septième Avenue qu'il ne se voyait pas vivre ailleurs.

« Ça va, monsieur Wall ? demanda Nick en l'aidant à sortir de la voiture. Vous arriverez à entrer ? »

Charlie le chassa d'un geste du bras, franchit la nuit et le portail métallique pour gagner en titubant la véranda. Ses chiens tirés du sommeil aboyèrent un instant. Il déverrouilla sa porte d'entrée, alluma.

Dans la cuisine, il versa à manger aux corniauds. Quand ils eurent fini, il les fit sortir. La pluie avait repris.

La porte moustiquaire se referma dans un claquement. Le treillis laissait entrer les bruits de la nuit. Charlie écouta cette douce rumeur sur fond de musique d'orchestre sortie d'une radio voisine. Puis il se déshabilla, enfila son pyjama, un peignoir. Rangea ses savates marron éculées près du lit pour enfin se caler contre l'oreiller, où il lut quelques lignes de l'ouvrage du sénateur Kefauver, *Le Crime en Amérique*.

C'est alors qu'on frappa à sa porte.

Charlie se transporta jusqu'au hall d'entrée, regarda par le judas.

Il sourit, débloqua le verrou, ouvrit.

« Salut », dit-il, tout sourires, content d'avoir de la compagnie. « Entre ! Entre ! »

Il échangea une poignée de main avec son visiteur, qui pénétra dans la maison. L'homme avait le regard mort. Il ne disait rien. Juste au moment où Charlie s'apprêtait à refermer derrière lui, un inconnu suivit le mouvement. Ils restèrent plantés là tous les trois, mal à l'aise.

Charlie les invita à le suivre au fond, au salon, en leur proposant un verre - ainsi qu'il le faisait toujours avec ses connaissances. Mais ils secouèrent la tête et restèrent campés dans l'entrée, silencieux, empruntés.

« Asseyez-vous », pressa-t-il.

C'est alors qu'il remarqua la matraque dans la main du premier homme. Et, lorsqu'il se retourna, le deuxième ne fit aucun effort pour cacher sa batte de base-ball.

Charlie pivota. Regarda le calibre 44 posé sur sa table de nuit.

Il s'avança jusqu'à sa commode, se recoiffa avec la brosse en argent. Elle avait appartenu à son père, qui avait été chirurgien pendant la guerre de Sécession.

Il se contempla, considéra les hommes derrière lui, lissa son peignoir puis hocha la tête.

Ils le regardaient. Pas comme des hommes mais comme des bêtes. Des loups.

« Allez, bande de brèles », dit-il avec calme. « Qu'on en finisse avec ces conneries. »

Ils vinrent se placer derrière lui. Une matraque passa brièvement dans le miroir, poids et hargne abattant Charlie sur ses genoux branlants. Ses yeux explosèrent hors de sa tête. Les hommes le tabassèrent à coups de batte et de matraque, sans l'achever tout à fait, jusqu'à l'envoyer ramper par terre.

Il n'y voyait plus rien mais il les entendait discuter. Un objet s'était cassé, un machin granuleux s'enfonçait dans ses paumes.

Son réveille-matin tictaquait.

Charlie recracha un mélange de sang, de morve, plusieurs dents cassées. Ses poumons sifflaient, son cœur semblait vouloir jaillir de sa poitrine.

Ce fut le grand cran d'arrêt qu'il entendit en dernier : claquant à l'ouverture, tranchant dans les chairs flasques pendant sous son menton.

Cette vie avait été si chouette.

Mercredi 20 avril 1955

L'édition régionale du *Tampa Daily Times* partait sous presse et moi déjeuner dans un gril quand on me tuyauta. Mort, le Vieux ? J'avais du mal à le croire. Les gens comme Charlie Wall ne passaient jamais l'arme à gauche. Ils peuplaient déjà Tampa à l'époque des rues en terre battue. Je descendis malgré tout au siège de la police locale. Cinq minutes après avoir baratiné trois enquêteurs au deuxième étage, je me retrouvai à courser leur supérieur dans l'escalier.

Pete mit le contact de sa Ford noire modèle 1954 à émetteur incorporé sous le tableau de bord. Je sautai sur le siège passager, restant coi tant que nous n'eûmes pas pris vers Ybor.

« De quels éléments disposez-vous, capitaine Franks ? »

- Autant que toi.
- Il est mort ?
- Oui, ou alors il a le sommeil très lourd.
- Mon rédac-chef a téléphoné chez lui, quelqu'un a expliqué qu'il se reposait.

- C'est ce qui s'appelle être en dessous de la vérité. »

Je connaissais Pete depuis mon entrée au *Times*, peu après mon retour de l'Armée - où ma piètre vue et mes prétendues aptitudes m'avaient valu d'atterrir au renseignement militaire. Moi qui rêvais tant d'être pilote que je connaissais de mémoire le moindre modèle d'avion construit depuis le Kitty Hawk, j'avais passé mon temps vissé sur une chaise à lire des rapports venus de Séoul sur la retraite du général McArthur et sur les erreurs funestes commises autour du fleuve Yalu... J'avais beau m'extasier sur les B-9 et les Mustang, sur l'effet que ça devait faire de voler là-haut comme on cingle en bateau et de tout regarder depuis ces hauteurs bleues, j'avais classé de la pape-rosse tous les soirs en écoutant du jazz à la radio.

« Tu as encore le temps pour ton bouclage ? demanda Pete.

- On l'a retardé.
- En l'honneur de Charlie ?
- Bien sûr.
- Seigneur Dieu ! »

Franks, qui dirigeait le pool d'une douzaine d'enquêteurs de la police locale - et dont le nom véritable devait être Franco, Francolini ou quelque chose de ce style -, était un Italien râblé à qui ses interlocuteurs prêtaient toujours des origines yboriennes en raison de ses allures ténébreuses. En fait, il venait de l'Alabama et parlait italien avec l'accent sudiste.

Je descendis la vitre, l'air rafraîchit mon bras. J'essuyai mon visage en sueur avec ma manche de chemise. Ôtai mon chapeau, le calai sur mon genou.

« Bon, dit Franks, ne le prends pas mal, mais quand on arrive sur place, hors de question que tu entres. Tu connais la règle, potes ou pas potes, elle vaut pour tout le monde. »

Je hochai la tête. « Même les photographes ?

- Ah, bon Dieu, Turner ! »

La moindre voiture de police imaginable se trouvait déjà devant chez Wall quand nous nous y garâmes. Des flics de la ville et du comté. Des avoués et des procureurs. Des cautionneurs judiciaires, des criminels... La Dix-Septième Avenue avait des allures

de kermesse : les habitants se tordaient le cou au-dessus du portail pour voir ce qui pouvait bien se passer. Des femmes serrant des bébés sur leur sein souriaient devant toute cette agitation. D'autres que moi déambulaient sous l'ombre rafraîchissante de la vaste véranda de Charlie alors que je trempais ma chemise sur le trottoir.

Wall habitait la plus grosse construction du pâté de maisons, voire du quartier. Une villa avec un vaste avant-corps, un toit de bardeaux, un terrain ceint par un muret de pierre. Il y avait de grandes fougères bien entretenues dans des vasques en ciment, près de la balustrade contre laquelle plusieurs hommes fumaient la cigarette en dévisageant les badauds.

Frank ne tarda pas à me planter là sur le trottoir, à côté du fourgon mortuaire de chez J. L. Reed, et j'écoutai deux Cubaines se lamenter sur ce pauvre Charlie. Elles l'adoraient. Aux yeux des gens d'Ybor, c'était un héros.

Je repérai Leeland Hawes, du *Tribune*. Je l'aimais bien, certes, mais j'aurais préféré qu'ils envoient leur nouvelle reporter - que j'aimais beaucoup, elle.

J'interrogeai voisins et amis.

« Non, non, répondirent-ils. Rien. Qui irait tuer un grand-père aussi adorable ? Il saluait tout le monde. Il avait toujours un mot gentil. Il donnait sa monnaie aux gamins du quartier. »

Je restai campé dans cette rue caniculaire en chemise, cravate et pantalon de toile froissé. M'éventant avec mon panama, le doigt dans la poche, prêt à dégainer mon carnet de notes.

J'observai le long alignement de palmiers s'inclinant légèrement dans le vent printanier.

J'attendais que Franks émerge de chez Charlie mais la maison ne cessait de se remplir au lieu de se vider. Toute la scène se reflétait dans la vitre immaculée d'une voiture pie. Silhouettes déambulant sur la véranda dans le prisme du verre.

« Le détective Dodge est à l'intérieur ? » demandai-je à l'agent qui jouait les vigies au portail.

Il haussa les épaules. « En tout cas, je l'ai pas croisé. »

C'est alors que je vis le grand mastard qu'était Lou Figueredo, cautionneur judiciaire de son état, tomber à genoux en glapissant, lever la tête vers le ciel pur de Tampa puis faire le signe de croix dans la meilleure tradition catholique.

Je reculai pour noter cela dans mon carnet.

Ybor, c'étaient des femmes à la peau mate, aux yeux verts et au cul généreux moulé dans des robes à fleurs qui tanguaient sur les trottoirs, le long des bijouteries et des éventaires de fleuristes ou de tabac de Broadway. C'étaient des hommes en canotier, des enfants aux glaces dégoulinantes, des putes planquées dans les ruelles qui raillaient l'îlotier déambulant sur la grand-rue un cigare entre ses gros doigts.

C'était ça, ce quartier : une symphonie de cha-cha-cha, de pécheresses, de gamins au regard brillant qui vous ciraient vos godasses pour dix *cents*. Les lumières, la nuit, les odeurs de café torréfié autour du Naviera Mills, de haricots noirs devant Las Novedades. Presque un rêve, aux yeux de Dodge.

Quelque chose l'attirait par ici. Il comprenait les gens d'Ybor.

Avant de devenir enquêteur, il avait été un enfant de la Crise de 29 qui fouillait les poubelles pour manger et qui vivait dans un studio et un quartier sordides – chez sa mère friande de bars et de voyageurs de commerce. Le seul amour sincère et le seul respect qu'on lui ait témoignés, la première occasion de se prouver sa valeur, en vérité, il les devait à un sergent instructeur du centre de recrutement des Marines qui l'avait traité de lopette et de mange-merde en lui faisant faire des pompes sous la pluie, lui qui priait pour qu'on l'envoie dans le Pacifique Sud.

Ça n'était jamais arrivé. Dodge avait passé la majeure partie du temps à la base de Treasure Island, près de San Francisco, avec sa femme adolescente et leur fille en bas âge. Il en avait presque chialé quand l'Oncle Sam l'avait renvoyé dans ses foyers. Tampa, vers laquelle il était reparti au volant d'une Chevrolet de 1936 payée trois cents dollars, avec pour tout horizon un boulot débile comme serveur de soda au Clark's Drug Store.

Et quand on l'avait rappelé sous les drapeaux pour la Corée, son transport de troupes n'était jamais parvenu plus loin que les côtes italiennes. L'Italie – les souvenirs remontaient par éclairs –, où le vin rouge rubis vous faisait rire à vous faire mal aux oreilles et où des filles aux cheveux noirs et aux doigts délicats, fleurant bon l'huile d'olive et la fleur capiteuse, vous arrachaient des promesses d'amours éternelles à la mode catholique.

Ybor avait les mêmes. Elles lui bouffaient le cœur.

Dodge travaillait en solo cet après-midi-là, alors même qu'il venait de passer une semaine à dégrossir une nouvelle recrue.

Tout ça parce qu'il avait accusé le capitaine Franks de favoritisme. Mais qui est-ce qui se tapait sans arrêt des dossiers de merde, alors que Mark Winchester et Sloan Holcomb avaient droit aux interrogatoires de riches héritières ayant perdu leurs boucles en diams sur Bayshore Boulevard ?

Ça marchait comme ça dans le pool, les enquêteurs écopaient de toutes sortes d'affaires. On n'était pas aux Mœurs, à la Crim' ou autres. Une grande salle commune sans séparation entre les bureaux. Mille dossiers par semaine - enfin, ça en faisait l'effet. Ce jour-là, Dodge était affecté à un vol avec bris de vitrine dans un magasin d'argenterie sur Broadway, près du tailleur Max Argintar.

L'émetteur se mit à crachoter sous son tableau de bord. Une voix appelait tous les enquêteurs au 1219 Dix-Septième Avenue.

À un kilomètre et quelque.

Dodge se manifesta.

Voilà au moins quelque chose. Encore un type qui s'était fait flinguer la nouille par sa femme, une vieille qui trouvait que son voisin d'en face lui relaquait les jambes d'un peu trop près, une radio raflée par la fenêtre ouverte... Un viol, un meurtre, une rixe à ciel ouvert entre des jeunes qui ne lâcheraient pas le morceau avant qu'il en reste un sur le carreau. Parce qu'à Ybor on ne perdait pas la bagarre, ça revenait à baisser les bras, et votre famille ne s'était pas transportée aussi loin de Palerme ou de La Havane pour finir coincée au milieu d'un tel magma de races. On brûlait d'ambition dans cet univers-là.

1219 Dix-Septième Avenue.

Ce n'est qu'au carrefour qu'il percuta, en découvrant les capots arrondis luisants de plusieurs dizaines de voitures pie et autres bagnoles du comté devant chez Charlie Wall. Il y avait planqué quelques années plus tôt, quand on cherchait à serrer Johnny Rivera pour le meurtre de Joe Antinori.

Et dès qu'il commença à se faufiler parmi l'attroupement de policiers du comté, d'îlotiers locaux, de juristes et d'enquêteurs, il comprit que ça allait être un sacré merdier.

Le capitaine Franks vint le retrouver dans la salle de séjour de cette maison qui sentait la naphthaline et le steak haché pour lui demander d'aller récupérer son appareil photo dans le coffre de la voiture. Dodge s'exécuta, puis il suivit le mouvement jusqu'au fond du long couloir menant vers la chambre située à

l'arrière, dans laquelle les agents du shérif et les flics de Tampa se succédaient. Chacun venait regarder le cadavre de l'ancêtre à la gorge tranchée étalé par terre dans sa camisole blanche, l'arrière du crâne tartiné de caillots de sang.

Ce vieux Charlie aurait détesté qu'on le voie coiffé comme ça. Le sang coagulé qui s'était déversé de son cou lui faisait comme une crête de coq.

Deux jeunes agents du shérif rigolaient.

Dodge se tourna vers l'un des deux, un Irlandais rougeaud, bedonnant. « Qui est-ce qui t'a dit d'entrer ?

- C'est juste pour me faire une idée. »

Laissant pendre l'appareil photo au bout de sa main gauche, Dodge planta les yeux dix bonnes secondes dans ceux du gars, qui finit par sortir la tête basse avec son pote.

Dilacérations sur le côté droit du crâne. Profonde entaille à la gorge.

Dodge chargea la pellicule 35 mm dans son Kodak, prit un cliché. Éclair du flash. Il ôta l'ampoule brûlante, la changea.

« Besoin d'aide ? s'enquit Franks.

- Non, souffla-t-il. Ça va.

- Prends-moi ça sous tous les angles.

- À vos ordres », dit-il sans grand enthousiasme en baissant les yeux. Il détourna la tête vers l'extérieur de la pièce.

« Tu le connaissais personnellement, dit Franks. C'est ça, hein ?

- Ouais, répondit Dodge. Il venait souvent au ciné où je bossais quand j'étais môme. »

Deux avocats du ministère public faisaient des messes basses en buvant du café. Une traînée de sang sombre s'étalait à côté d'un de leurs souliers bien cirés.

« C'est possible de dégager la chambre ? »

Franks fit sortir l'assistance.

Dodge s'agenouilla sur la moquette. Verte et chic. Douce et propre. La traînée de sang n'en était pas du tout une, mais une trace de pas.

Dodge changea de nouveau d'ampoule, tout en demandant qu'on lui dépose du ruban gradué le long de l'empreinte. Il déclencha. Nouvelle ampoule. Nouveau cliché. Rebelote.

Rythmique rapide. Tout enregistrer. Le moindre détail.

« Vous avez trouvé un couteau ? » demanda-t-il.

Franks revint dans la chambre. « Non, dit-il en secouant la tête. Aucune arme. »

Dodge scruta l'entaille et le sang sur la moquette. Buddy Gore, un collègue replet qu'il n'avait jamais vu sourire, le héla dans son dos. En tirant à lui une porte de placard pour la lui signaler. Il portait un costume marron froissé, une cravate vert clair qui s'arrêtait au milieu de sa poitrine. Des chaussures sales, éraflées. Une grosse bouille affable. Les joues rondes, les yeux marron.

« Regarde ça, Ed. J'aimerais bien avoir le même pour échapper à ma bourgeoise ! »

Un long couloir en béton s'ouvrait derrière la porte. Gore et Dodge le suivirent sur plusieurs mètres, leurs chaussures déclenchant des réverbérations creuses jusque dans les profondeurs du garage. Gore cogna les murs, obtenant en écho le son mat de l'acier.

« C'est du sérieux.

- Je veux, approuva Dodge.

- Un des voisins dit qu'il a fait construire ça il y a des années. Pour aller de sa voiture à sa maison sans finir lardé de chevrotines. »

Dodge repartit vers la chambre par le tunnel du garage. Sans mot dire. Il baissa le regard sur Charlie Wall gisant face contre la moquette. Du sang mouchetait ses joues livides et figées. On aurait dit des éclaboussures de peinture ou un genre de vérole.

Dodge observa le lit. Le fauteuil vert.

De petits grains de plomb. De la grenaille.

Il s'approcha tout près.

Du mouron à oiseaux éparpillé partout sur le siège, et enfoncé profond dans la moquette.

Nouvelle série de photos. À l'intérieur. Dehors.

L'extérieur de la maison, sous tous les angles. Chacun des éclairs de flash lui faisait mal aux yeux.

Le vent lui ébouriffait les cheveux, s'engouffrait dans ses oreilles. Le murmure des gens discutant dans la rue s'infiltrait par-dessus la clôture, alors que, derrière la maison, silence total. Un coq poussait son cocorico quelque part. Il y avait trop de monde partout, et vas-y que ça discute, que ça s'agite, que ça sourit, que ça rigole du bon vieux temps et de quelle personnalité il avait ce Charlie pour un vieux truand... - tous ces gusses jacassaient ferme, pognon, bolita, fusils à canon scié,

mais pas un n'inspectait le coin. Leur zinzin, leurs grésillements parasites vrillaient les oreilles de Dodge, qui resta campé dehors un moment à tâcher de se secouer. Parce qu'une fois reparti de la scène de crime, on n'avait plus que ce qu'on emportait. C'était tout de suite qu'il fallait prendre les photos, rassembler les indices - et partir quadriller le secteur, où personne n'aurait rien vu, puis interroger les individus connus des services, qui prétendraient tous ne rien savoir.

Ce truc demandait réflexion. Les portes fermées à clé, les stores tirés. La grenaille, le mouroin. Le passage à tabac en plus des coups de couteau. Il y avait de l'argent sur la commode. Des bijoux, des montres, des bagues, un téléviseur. Un tombeau de hargne avait dû se déverser sur le Vieux : on lui avait quasiment détaché la tête du cou mais il avait le crâne défoncé comme un fruit pourri.

Les deux agents du comté que Dodge avait virés de la scène de crime étaient pliés en deux dans le jardin de Wall, ils tapotaient par terre comme des gosses qui jouent à la guerre, près d'un étendoir à linge en forme de croix. Dodge s'avança derrière eux.

Ils repêchaient une demi-batte de base-ball dans l'herbe haute - l'extrémité qui servait à frapper la balle. Couverte de terre. Dodge ne vit pas de sang.

« Laissez ça là. »

Ils se relevèrent.

Encore deux photos. Sans flash.

Ces petits bouts de rien, ces fragments de néant, étaient ses seuls indices. Dodge les rassembla tandis que les juristes et les flics blagassaient en souriant sur la fin prétendument inéluctable du Vieux.

Dodge avait parcouru le pavillon et le terrain en compagnie de Buddy Gore, qui l'avait aidé à étiqueter le bout de batte devenu pièce à conviction. Puis les deux hommes avaient remonté l'escalier de brique menant à la porte extérieure de la cuisine, derrière laquelle ils étaient tombés sur d'autres agents, d'autres flics du shérif et d'autres enquêteurs. Les postes de police s'étaient entièrement vidés. Les îlotiers de Tampa et les gars du comté allaient et venaient, reluquant la maison du Vieux.

Mme Wall, assise à une table, discutait avec l'un de leurs collègues détectives, Fred Bender, en buvant du café. C'était une vieille dame décrépite aux cheveux teints tout raides, aux montures de lunettes ovales et effilées, aux jambes trapues - qu'elle avait croisées l'une sur l'autre. Devant elle, une part de gâteau à demi terminée, et à son côté une autre vieille dame - quelqu'un avait dit à Dodge qu'il s'agissait de la sœur.

« C'est à ce moment-là que nous sommes arrivées à la gare de bus, expliquait Mme Wall. Nous avons pris le Greyhound pour rentrer de Clermont. Je ne le referai plus jamais. Certaines personnes sentaient très mauvais. C'est infect, les odeurs, dans ces autocars.

- Quelle heure était-il, madame ? demanda Bender.

- Oh... Dans les midi et demi ? dit-elle en se tournant vers sa sœur avec un air interrogateur. C'est là qu'on a acheté la tarte et les hamburgers.

- Cette tarte-ci ?

- Oui, au Goody Goody, elle est fourrée au caramel. J'en avais parlé à Abbie dans le car, elle avait hâte de la goûter. »

Audrey Wall en reprit un morceau, mâcha en fermant les yeux.

Bender regarda Dodge avec un roulement d'yeux, façon : « elle yoyote ». Fred Bender était un flic à cou de taureau qui avait l'habitude de soulever de la fonte avant son service. C'était aussi un fameux raconteur de blagues et un sacré tombeur. Il complétait les revenus de son ménage en jouant les pianistes de jazz dans les bars du centre-ville. Il s'offrait les meilleurs costards de chez Wolf Brothers, tandis que Dodge portait en alternance deux complets achetés sur catalogue.

« Et quand êtes-vous arrivée au Goody Goody, madame ? demanda Bender.

- Je ne sais pas. Vers une heure moins vingt ? Oui, dans ces eaux-là. On leur a aussi pris des hamburgers. Ils sont sensationnels chez eux. J'en avais parlé à ma sœur. Elle est de l'Alabama. Wetumpka. Il y a rien d'aussi bon par chez toi, pas vrai, Abbie ?

- Chut, dit la sœur. Fais-moi goûter ta tarte, Audrey.

- Madame, quand avez-vous découvert M. Wall ? reprit Bender.

- M. Wall ? Ah oui ! Attendez que je réfléchisse. » Elle continua de mastiquer, puis avala. « Le gentil monsieur de la compagnie de taxis a porté les bagages jusque dans ma chambre... »

Bender prenait des notes en hochant la tête. « Donc il a vu votre mari ?

- Non. La mienne est située avant la sienne. Mais j'y suis allée pour téléphoner. Je comptais appeler Baby Joe pour lui demander où était passé Charlie. Les journaux du livreur se trouvaient encore sur la véranda, donc je me suis dit qu'il avait dû partir, puisque les stores étaient baissés et que tout était éteint dans la maison.

- C'est donc à ce moment-là que vous avez découvert le corps.

- Mmm mmm », dit-elle. Elle sourit à Bender, comme quelqu'un qui vient d'être reçu à un examen ou qui vous complimente sur votre nouvelle voiture.

Mark Winchester et Sloan Holcomb revenaient de la chambre dans laquelle gisait le cadavre. Dodge fit comme si de rien n'était, tout en sachant pertinemment qu'il avait beau être arrivé en premier, ils essaieraient tout de même de récupérer l'enquête.

Il tendit la batte pour la montrer à Bender.

« Ça, ça ne veut rien dire, jeta Mme Wall, la voix acariâtre et les traits pincés. Elle est là depuis une éternité. C'est un gamin qui l'a jetée par-dessus la grille. L'assassin est entré par la grande porte. » Elle se leva pour débarrasser le gâteau et les tasses à café.

Assassin. Dodge médita sur le détachement avec lequel elle avait prononcé ce terme. Ça sonnait faux, préparé, comme une réplique tirée d'un livre.

« Quel gamin, pour la batte ? Vous savez ? »

Mme Wall frôla Dodge en s'avançant jusqu'à l'évier. Yeux rougis, haleine chargée de café. Une vieille à l'expression mal aimable. Comment un ancien gros bonnet du calibre de Charlie Wall avait-il pu en pincer un jour pour un bidule pareil ?

Bender eut un haussement d'épaules. La sœur lui sourit, lui proposa un demi-hamburger. Elle avait ça vissé sur les lèvres. Un sourire vide, à croire qu'elle passait sa vie dans un rêve.

« Non, merci, madame.

- Ah, très bien. Bon, si vous avez besoin de quelque chose, dites-le-moi.

- Madame Wall, demanda Bender, où étiez-vous à Clermont, exactement ?

- En visite avec Abbie chez notre plus jeune sœur, Margaret Weidman. J'avais pris une chambre au Clermont. »

Bender consultait ses notes. « Vous êtes rentrée à douze heures quarante. Au bout de combien de temps avez-vous découvert M. Wall ?

- Quelques minutes.

- Mais vous avez attendu plus d'une heure avant de prévenir nos services ?

- Oh oui, dit-elle avec un large sourire. Je devais d'abord appeler Baby Joe et M^c Parkhill.

- M^c John Parkhill ?

- Oui, c'était son avoué.

- Avez-vous trouvé la porte d'entrée fermée à clé ?

- Oui, ma foi. Toutes les autres aussi. Je l'ai déjà dit au gentil monsieur de chez vous. Absolument toutes. Je lui ai expliqué qu'il doit y avoir des empreintes digitales à l'entrée, à moins qu'il ait utilisé un mouchoir pour sortir... Vous êtes sûr de ne pas vouloir de tarte ? »

Dodge repartit dans la chambre, où il salua le shérif du comté, Ed Blackburn, ainsi que deux de ses hommes. Sur les meurtres impliquant la pègre, les bureaux du comté de Hillsborough bossaient toujours main dans la main avec la police de la ville. Officiellement parce que Blackburn avait plus de détectives confirmés sous ses ordres, mais la vraie raison, c'était que les flics de Tampa étaient corrompus depuis si longtemps que plus personne sur place ne leur faisait confiance.

Le maire Curtis Hanson, rien moins, s'agitait dans la maison, des lueurs à la Perry Mason dans le regard. Il montrait des tableaux décentrés. Un lourd presse-livres. « Par ici, shérif. »

Dodge se retrouva dans le salon du Vieux, devant deux détectives du comté occupés à déployer du ruban métré sous les jambes des deux types en costume gris qu'il avait souvent croisés au tribunal.

Il inspira profondément, repartit en direction du cadavre, ensacha des grains de plomb et de mouron. Il tendit le sac à scellés en plastique à Buddy Gore, qui saisit la batte, regarda autour de lui les agents du shérif, les quatre gars en costard, les îlotiers municipaux, et lâcha finalement : « Doux Jésus ! »

Dodge s'agenouilla devant l'empreinte de pas ensanglantée délimitée de jaune. Il la découpa avec son couteau pliant, en ménageant un périmètre vierge de plusieurs centimètres. Ayant glissé le bout de moquette dans le sac, il repartit vers le couloir en contournant Winchester et Holcomb.

Gore l'aida à porter les indices et son appareil photo à l'arrière de la Ford. Alors que Dodge refermait le coffre, un reporter du *Times* s'avança à sa rencontre, le carnet de notes à la main, pour lui demander ce qu'il avait trouvé.

« Un mort âgé.

- Comment a-t-il été tué ? »

Dodge alluma un cigare. Il commençait juste à se faire à tout ce cirque alentour. Il sourit. « On travaille à le découvrir.

- Des suspects ?

- De quoi ?

- Allons, Ed. Pourquoi vous ne nous lâchez jamais un petit quelque chose ? »

Il adressa un clin d'œil au journaliste. « À la revoyure, Turner. »

Quand j'entrai en courant dans la salle de rédaction, bien décidé à rédiger le papier de ma vie - MEURTRE DE CHARLIE WALL, PATRON DE LA PÈGRE -, la pièce embrumée de fumée de cigarette et de relents de bourbon bourdonnait sous le crépitements frénétique des machines à écrire et sous les sonneries du téléphone. Je découvris que Wilton Martin, notre blond chef de la rubrique « En ville » qui faisait aussi office de reporter à mi-temps, finissait de boucler la pleine page de une pour laquelle chacun des sept hommes et l'unique femme de notre équipe rédactionnelle restreinte avaient été mis à contribution. Martin, un ex-impresario de cirque dans nos rangs depuis des lustres, avait connu l'heure de gloire de Charlie à l'époque où celui-ci était boss des gangsters et maître de la ville. Vieux, frisé, nerveux, il était affligé d'un curieux tic à l'œil : sa paupière battait et tressaillait sans cesse comme sous l'effet de décharges électriques. Ce midi-là, il fumait quatre clopes en même temps - de crainte que l'une ne s'éteigne, j'imagine. Il tira sa feuille de papier de sa Royal fatiguée.

Il portait un pantalon rayé noir et une chemise rose vif, des chaussettes bleu outremer et des mocassins blancs. L'un de ses

pieds tressautait avec énergie sur le lino à damiers pendant qu'il s'activait.

Je m'assis à mon poste, écoutant Wilton se déchaîner sur sa machine.

Mon poste : un bureau en bois parmi les douze alignés en enfilade dos à dos au premier étage de notre immeuble de brique apparente. Le tout formait un joyeux bazar, entre les téléphones qui n'arrêtaient pas de sonner, les Royal crépitant ou tintant à la fin de la ligne, les pleines bannettes d'articles anciens et récents - sans compter, dans le coin voué aux locaux, les grands autocollants du style SUPPRIMONS LES TAUDIS SUR LES BERGES. Tout ça sur fond d'horloge ronde égrenant nos secondes et de *comic strips* découpés - Beetle Bailey, Snuffy Smith, voire quelques Donald Duck -, dont les bulles d'origine, passées au Blanco, avaient été remplacées par des devises désabusées sur l'art du journalisme.

Je feuilletai mes notes, cherchant des détails parlant de la scène de crime - et sachant pertinemment qu'il n'y en avait guère, hormis le moment où les pompes funèbres J. L. Reed avaient évacué ce vieux Charlie, simple corps recouvert d'une couverture grise, pour le charger dans le fourgon noir sur leur civière branlante. Je n'avais rien entrevu : ni tache de sang, ni main livide et figée, ni flingue dissimulé, ni même l'ombre d'un malfrat... Juste partagé une cigarette avec une grosse dame cubaine qui serrait contre elle son chihuahua aux yeux globuleux en racontant des trucs en espagnol que je n'avais pas compris tout de suite.

Quelque chose du style « pauvre Charlie », il me semble.

Alors que je glissais une feuille de papier dans ma Royal sans décoller les yeux de mes notes, Hampton Dunn, notre rédacteur en chef, se planta derrière moi afin de lire par-dessus mon épaule.

Dunn était une crevette au teint mat et aux cheveux gominés qui avait démarré sa carrière journalistique dans les années trente et qui comprenait foutrement bien l'importance du meurtre de Charlie Wall. Il avait vécu la plupart des tueries intervenues dans le Milieu et nous parlait souvent de Tito Rubio, de Jimmy Velasco et de l'Ère du Sang comme s'il s'agissait d'une époque à jamais révolue.

Pourtant, Joe Antinori s'était fait descendre peu auparavant, et voilà que c'était au tour de Charlie. Dunn devait fatalement

se demander si la guerre des gangs n'était pas en train de reprendre. Si le fond musical avait changé - le *Rhum and Coca Cola* tropical des Andrew Sisters avait cédé la place au *Sixteen Tons* yankee de Tennessee Ernie Ford -, les luttes de territoire n'épargneraient jamais cette ville qui refusait qu'on la civilise.

Dunn était campé les mains sur les hanches, posture fréquente chez lui en période de bouclage. Il portait un costume en toile impeccable agrémenté d'une cravate.

Il poussa un grognement. « C'est tout ? »

Et voilà qu'en plein milieu de mes explications sur la couleur locale glanée sur place, il me planta là, pour aller demander à Ann O'Meara, ma collègue en charge de la rubrique mondaine, si elle avait réussi à joindre l'avoué de Wall, John Parkhill, au téléphone.

Non.

Dunn poussa un deuxième grognement. Allumant une cigarette, il repartit vers son bureau en bois délabré jonché de dossiers, de papiers et de petits mots de standardistes - afin d'appeler, je cite, « quelqu'un qui en saura plus que ces feignasses de journalistes, enfin, il faut espérer, du moins ».

Je dactylographiai ce que j'avais, puis je fis glisser le résultat en travers du bureau de Wilton Martin, conscient qu'on n'en utiliserait qu'une petite partie, voire aucune, parce que tout ce que nous savions avec certitude, c'était que Charlie était mort égorgé - du moins à en croire ce qu'avait grommelé Pete en traversant notre groupe de reporters massé sur la Septième Avenue, avant de monter dans sa voiture puis de s'éloigner dans le sillage du fourgon mortuaire au milieu des badauds secouant la tête entre deux « moi je te le dis ».

J'avais dû prendre un taxi pour retourner au journal.

Martin glissa la feuille sous son cendrier, alluma une énième clope histoire de ne pas perdre le fil et continua de frapper sur son clavier sans piper mot.

On retenait l'édition régionale, dont la manchette allait être MORT VIOLENTE DE CHARLIE WALL. Je téléphonai à John Parkhill - qui avait vu le corps avant les flics, à en croire nos sources -, puis j'eus vent d'une rumeur selon laquelle Mme Wall aurait pris une chambre au Hillsboro - pour apprendre après avoir soudoyé le portier de l'hôtel qu'il ne s'agissait que de ça : d'une rumeur. Tout ce que nous eûmes à nous mettre sous la dent au cours des heures qui suivirent,

parmi les remugles de tabac, de sueur et de condoléances, ce fut des racontars et des anecdotes. La rédaction concocta un portrait à la hâte, à partir des événements qui avaient marqué la vie de Charlie – un vrai croquemitaine au regard de l’homme que j’avais rencontré pour la première fois au Hub et qui m’avait salué en inclinant son canotier, avant de m’en raconter de bien bonnes sur la venue d’Al Capone à Tampa, sur les putes qu’il avait connues dans les claques de La Havane et sur la cherté nouvelle des hommes politiques.

Je me repassai mentalement son image : son teint pâle, le fin repli de peau pendant sous son menton, la couperose violacée sur ses bajoues et son nez... puis me revinrent son accent sudiste et ce petit clin d’œil entendu grâce auquel on comprenait qu’on avait devant soi un sacré personnage.

Notre journal écrivit que la plus ancienne figure de la pègre était morte. Évoqua ses exploits d’antan – puisés pour l’essentiel dans les souvenirs de Hampton Dunn, du temps où il était jeune reporter criminel dans l’équipe du *Times*. Tout cela émaillé de moult « pauvre Charlie », mais sans aucun élément ou presque sur le meurtre proprement dit.

Il était mort.

De mort violente.

Et nous attendions tous la prochaine péripétie du même ordre.

Elle avait des hanches étroites, des lèvres charnues, sensuelles, et des yeux marron en amande qu’obscurcissait la broussaille de sa coupe au carré. Ses cheveux foncés lui retombaient devant le nez comme un voile tandis qu’elle collait la poupée d’épaisses feuilles de tabac de son dixième cigare de la journée, devant le vieillard en guyabera occupé à lire du Dickens aux ouvrières. *Le Conte de deux villes*. Les femmes assises derrière elle dans ce hangar ouvert à tous les vents discutaient sous cape de révolution, de la remise en liberté d’un avocat incarcéré. Tu ne devrais plus te tracasser à ce sujet, songea-t-elle en frottant ses brodequins d’homme l’un contre l’autre sous la longue table en bois. Ne penser qu’à l’Amérique, à l’argent, aux belles tenues neuves des femmes qui déambulent sur la Septième Avenue le samedi soir.

Les combats autour de la caserne militaire de la Moncada, à Santiago de Cuba, paraissaient bien loin, tout comme la mort de son père.

Elle portait une robe imprimée en coton jaune usée jusqu'à la corde à force d'être lavée dans le baquet galvanisé de sa casita. Elle décontracta ses épaules, ses avant-bras colorés de marron et durcis au travail. Souffla sur ses cheveux pour se dégager la vue. Elle avait dix-sept ans. Aux yeux de tous les hommes qui la connaissaient, c'était une beauté.

Quand le contremaître s'avança à sa hauteur pour lui agripper le bras en lui murmurant quelque chose à l'oreille en espagnol, les odeurs mécaniques du port bananier affluaient par les ouvertures du hangar, les remorqueurs vagissaient sur le chenal.

Elle secoua la tête, arracha ces mains étrangères, mais suivit tout de même l'homme au fil du plancher grinçant jusqu'au bureau lambrissé du fond de la manufacture Nuñez y Oliva. Les deux ventilateurs en métal noir posés sur le bureau du señor Oliva découpaient et malaxaient la fumée bleue dans laquelle baignait la petite pièce.

Les trois jeunes gens en costume cravate noir humèrent Lucrezia d'un nez incisif quand elle entra. Ils scrutèrent ses genoux, l'arrière de ses jambes. Elle se tint debout, tête baissée, voile de cheveux baissé. Comme pour se rendre invisible.

« Ces messieurs viennent de La Havane. »

Elle comprit.

Le contremaître partit sur un signe d'assentiment aux hommes, en sifflotant tout bas et en faisant tinter les clés du directeur au bout de sa main. Les trois observèrent un moment Lucrezia, et là, l'un d'eux fit un effort : il se leva de son fauteuil, écarta les cheveux humides qui collaient au cou de la jeune fille pour le frôler des doigts.

Lucrezia savait ce qui les amenait. Ses mains s'étaient mises à trembler. Ses joues à rougir de chaleur.

Les deux autres avaient détourné les yeux. Ils examinaient la fumée qui s'élevait de leurs cigares.

« ¿Conoces al General Gomez? » demanda-t-il. Ça te dit quelque chose, le général Gomez ?

Elle se mordit la lèvre, se recroquevilla. Aux murs pendaient de vieux portraits craquelés : des hommes fourbus posant près de leur mule et de leurs feuilles de tabac, un monsieur sérieux

de jadis en costume blanc. Il attendait le genou en terre, présentant une rose à une femme au grand sourire. Un commentaire était inscrit à l'encre au bas du cliché, un gribouillis embrouillé.

L'homme à peine sorti de l'enfance saisit Lucrezia par la nuque, lui enfonçant les doigts dans la peau. « *Le conoces y le apuñalaste en su corazón.* » Tu as poignardé le général en plein cœur.

Elle baissa les yeux sur ses vieux godillots. Des bûches de tabac étaient prises dans ses lacets. Elle se contenta de secouer la tête pour nier.

L'homme lui hurla dessus. Ses ongles faisaient l'effet d'ergots de coq dans le cou de Lucrezia. Comprenant ce qui viendrait ensuite, elle se recroquevilla de plus belle.

Les deux autres s'esclaffèrent quand il la projeta contre le bureau d'Oliva, lui écrasant la figure parmi les papiers et les boîtes de cigares. Il remonta le long de ses jambes avec ses petites mains, jusqu'en dessous de sa robe et de l'élastique de sa culotte, qu'il lui abaissa jusqu'aux genoux.

Lucrezia se tourna vers lui. En retenant son souffle, et plus craintive du tout. Au contraire, sans rien ressentir ni entendre, comme lorsqu'on est pris au piège sous l'eau. Elle planta son regard dans ces yeux noirs, observant cet homme qui déboutonnait son pantalon de costume. Elle incurva le doigt à son adresse, l'attirant dans sa sécheresse avec un rictus, et les deux autres hilares goûtèrent leurs cigares, le chapeau toujours à la main, étalés dans les fauteuils d'Oliva. L'homme ne tarda pas à tressaillir puis à jouir sur sa robe, au moment pile où elle lui agrippait les *cojones* de la main droite pour plonger la gauche dans la poche intérieure du costume, écartant une montre de gousset qui tictaqua comme un cœur contre sa paume. Un pistolet. Lucrezia s'en empara. Flanqua deux balles dans le corps de l'homme, qui lui servit de rempart pour faire subir le même sort aux autres.

Ensuite, elle se rua au-dehors par la fenêtre ouverte qui apportait les odeurs du port. Senteurs de fleurs et de fruits exotiques. Relents de rouille, de peinture écaillée, d'égouts. Des effluves de lieux qu'elle n'avait jamais vus et ne verrait sans doute jamais.

Ils n'étaient venus que pour Gomez, évidemment. Ils se moquaient de ce qu'elle avait volé au Boston Bar. Et désormais, il n'y avait plus aucun risque qu'ils l'embêtent avec ça.

Elle avait deux raisons de s'enfuir, à présent. Aussi excellentes l'une que l'autre